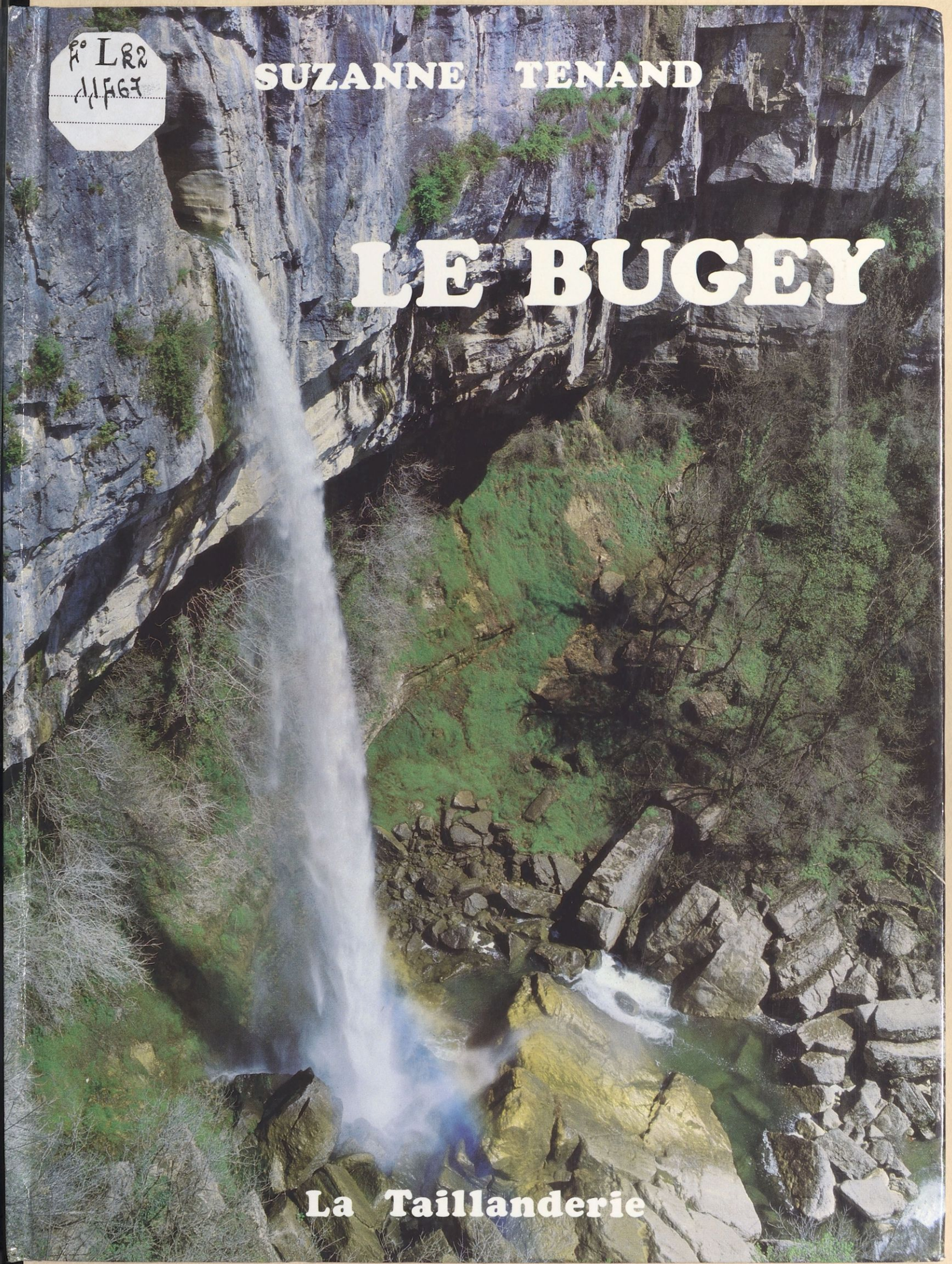
F° Lk2
11567

SUZANNE TENAND

LE BUGEY



La Taillanderie

« Ce qui fait l'homme, c'est l'horizon :
Celui des flots et celui des crêtes,
Celui qu'on voit et celui qu'on devine,
Celui du terre à terre et celui du rêve... »

Jean FAVIER,
De l'or et des épices.

Il a été tiré de cet ouvrage 500 exemplaires reliés toile, numérotés de 1 à 500.

Collection dirigée par Gérald GAMBIER
Secrétariat de rédaction, saisie : Martine LONVIS
Mise en page, montage : Gérald GAMBIER - Philippe BUCHET
Corrections : Georges HELMLINGER, Josette GAMBIER

© Editions de la Taillanderie
8, rue du 4 Septembre
01000 Bourg-en-Bresse
ISBN : 2 - 87629.016.2
ISSN : 0991-482X

L'original de ce texte, non modifié, est paru pour la première fois, sous le titre « Bugey », en 1965, aux éditions Rencontre à Lausanne.

N.C.

SUZANNE TENAND

664240
91

LE BUGEY

Préface de René Déroudille.

4° Lk 8
11467

La Taillanderie

DL-28121988-31669

Photographies *

A.F.P. CERIN : 23h 23b

Caveau bugiste, Michel EYNARD : 33dh 35b 35h 35g 35d 41g 41h 42b 42h 42m 45 47g48 49b 49h 52h 55g 61d 63d 63h

C.N.R. : 14g 19g 19d

GAMBIER Gérald : 12 13b 13h 14b 14d 16 17 19h 21b 21d 21g 24b 24d 24h 24m 27d 27g 27h 30d 30g 30h 33bd 33gb 33gh 34 36b 36d 36g 39d 39g 39h 41d 47h 50d 50h 50d 50h 52b 52m 53 55h 56b 56d 56g 59 61g 61h 63g 64b 64hd 64hg 64m 67b 67h 69d 69g 69h 70b 70h 70m 73 74 75 76d 76g 76h 79d 79g 79h 80 81d 81g 81h 82b 82d 82hg 82m 84b 84d 84g 87b 87h 89b 89h 91d 91g 91h 93b 93h 95b 95h 95m 99d 99g 99h 101d 101h 102d 102g 102h 105d 105g 105h 107b 107d 107g 107m 109b 109d 109dh 109hg 111d 111g 111h 112 115b 115d 115g 116b 116h 121b 12h 121m 123b 123h 124 125b 125h 125m 126 126h 128d 128g 128h 131d 131g 131h 133b 133h 133m 137b 137h 139b 139h 141b 141h 143b 143h 144 147d 147g 147h 149b 149d 149g 150d 150g 153 157b 157h 159d 159g 159h 161 162

GAMBIER Marie : Couverture

Musée de Brou : 50g 134b 134d 134g

Musée du peigne : 118 119d 119g 119h

Studio Bugey, Pierre BERNARD : 47b 55d 96

* Le chiffre indique la page de la photographie et la lettre sa position dans la page - h : haut, b : bas, m : milieu, g : gauche, d : droite

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous ceux qui, fiers et heureux de faire connaître le patrimoine de leur région, nous ont ouvert généreusement leur porte et ont ainsi contribué à la qualité de l'illustration. Ces remerciements s'adressent tout particulièrement au Président et aux membres du Caveau Bugiste à Vongnes, aux services du barrage de Génissiat, au Musée du Peigne à Oyonnax, au Musée de Brou.

L'EDITEUR

Photo de couverture : la cascade de Cerveyrieu, à Artemare.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPÔT LÉGAL

TABLE DES MATIERES

Les hauts plateaux 15
Notre Rhône 25
Saisons 31
Le Bugey secret 37
Chez les Yoyos 43
Le pont de l'enfer 51
Soie, fleur, verre 57
Arcadie d'aujourd'hui 65
Gastronomie choisie 71
A la rivière 77
Nouveaux horizons, nouveaux rivages, nouvelles crêtes 83
L'état de la question 85
Les routes 103
Energie électrique 117
Le Bugey et sa légende 127
Le Bugey et son histoire 129
Essai d'une petite histoire de l'art 135
Le patois 151
Les anciennes mesures 154
Quelques recettes 154
Au fil des siècles et des textes 155
Le séjour des écrivains 163
Bibliographie 165

PREFACE

L'édition du livre de Suzanne Tenand apparaît comme un événement heureux. On découvre, avec joie, un écrivain de race, capable de donner aux mots leur résonnance profonde et d'apporter à son discours une aura poétique d'une qualité extrême. Il ne s'agit pas ici de formalisme, d'art pour l'art, mais d'une écriture légère, déliée, au service d'un chant légitime dédié aux multiples aspects d'un pays aimé.

Le Bugey ne s'inscrit pas aux premiers rangs du hit-parade des contrées touristiques. Plus secret, plus rare, il se découvre en lisant les lignes de Suzanne Tenand, terre différente dont tous les aspects historiques, économiques, sociologiques, artistiques, méritent l'hommage rendu par l'auteur à cette marche, frontière de la Savoie, de la Suisse et des pays de l'Ain.

René de Lucinge, dont Suzanne Tenand a montré les visions prémonitoires ethniques et politiques, avait compris, dès le XVI^e siècle, la nécessité de rattacher le Bugey à la patrie française. Depuis le traité de Lyon, ce territoire enrichit les aspects multiples de notre pays grâce aux diverses activités décrites par l'auteur dans son texte remanié et complété. Fidèle à la première édition, le Bugey a conservé son vrai visage, même si des activités industrielles, particulièrement inquiétantes, ont attribué le nom de « Bugey » à une centrale nucléaire située aux limites de son tracé.

Laissons là ces industries étrangères à la somme géographique du pays dont Suzanne Tenand illustre si bien les mérites.

En sa compagnie parcourons ces champs et ces bois, ces rivières à truites, ces espaces de neige hivernaux, cet habitat caractéristique. La vigne, productrice d'un vin pétillant et joyeux, les cultures les plus diverses, les multiples activités laitières, les climats autres affirment les richesses d'une terre dont nous découvrons, avec l'écrivain, la précieuse diversité.

Il ne s'agit pas d'un guide encombré, d'une nomenclature insipide, somme des productions et des aspects historiques et artistiques d'une province. C'est un long poème, digne de la volonté de Suzanne Tenand décidée à laisser éclater son amour pour son Bugey dont elle connaît mieux que personne les richesses.

Frangé par le Rhône à l'Est et au Sud, par la rivière d'Ain à l'Occident, le Bugey offre tous ses charmes au promeneur résolu à rythmer son pas avec celui des curieux. La halte se révèle bénéfique. Ne l'oublions pas, le Bugey, et Belley sa capitale, sont le pays et la cité où le gastronome des gastronomes, Brillat-Savarin, a vu le jour.

A Oyonnax, les chimistes et les ingénieurs ont fait de cette agglomération la capitale du plastique. La cluse des Hôpitaux, la vallée de l'Albarine, conservent de multiples activités autrefois essentiellement textiles.

Si nous devions évoquer les peintres dont le Bugey a marqué l'oeuvre, il conviendrait de montrer tout ce que, au XIX^e siècle, les frères Flandrin, Janmot, Appian et combien d'autres doivent au plateau d'Hauteville, à Lacoux ou à Artemare.

Laissons maintenant le lecteur savourer ce livre rare dont la lecture apporte à chacun, sur tous les secteurs de l'activité humaine, une information priviligiée. Surtout on découvre Suzanne Tenand : un écrivain dont le talent s'allie si parfaitement à son propos.

René DEROUDILLE.

Si vous étiez Carthaginois, compagnon d'Annibal, ou Romain, légionnaire de César, vous auriez découvert, comme aujourd'hui, cette sorte de péninsule qui avance en éperon entre le Rhône et l'Ain, et que Polybe, contant le voyage d'Annibal en Gaule, appelait *insula gallica,* et il ajoutait : « *île gauloise riche en blé* ». Ce qui est vrai.

Tous les conquérants de l'Antiquité vinrent du sud et tous se heurtèrent au Rhône qui leur barrait la route, mais qu'ils réussirent à franchir en plusieurs points. César le traversa -Annibal, c'est plus douteux- en un endroit jusqu'ici imparfaitement localisé, mais qui se situe le long du parcours de Seyssel à Loyettes, et dont le plus probable, au confluent du Rhône et de l'Ain, amorce une route que jalonnent diverses localités, Saint-Romain, Sainte-Julie, Saint-Maurice-de-Rémens dit, au XVI[e] siècle encore, le Romain, et dans une plaine où les vestiges romains n'ont jamais manqué. Ni de beaucoup plus anciens non plus.

Dans cette plaine, le Rhône reçoit l'Ain au milieu d'un espace de graviers blancs et de moraines rouges, de lônes stagnants et de canaux profonds dérivant dans les sables comme un delta, fin et commencement de toutes choses, incroyable aventure.

Et au-delà, le regard, soudain, découvre dans un lointain bleu, suspendue entre ciel et terre, une blanche falaise. Une île. Polybe peut-être n'avait pas tort.

Aux yeux des Méditerranéens, c'est ainsi qu'il a pu apparaître, le Bugey, flottant entre deux bleus, celui des montagnes et celui du ciel, porté par une brume qui s'appliquait à le parer d'un accueillant mystère.

Le Bugey est le pays par excellence des promenades et des promeneurs.

Des promeneurs, il y en eut de tous temps. L'époque romantique -les Romantiques, eux, venaient du Nord, se dirigeant vers l'Italie- connut les plus nombreux, et nous leur devons d'innombrables témoignages. Cependant ils ne virent du Bugey, ainsi que Lamartine, ou George Sand, ou Mme Beecher-Stowe, qu'un aspect, celui qui répondait à l'idéal de leur temps, et que le Bugey en effet exprimait si parfaitement : les montagnes solitaires au parfum de mousse, les sapins déracinés par la tempête nocturne, les torrents bondissants, les rochers effrayants suspendus sur la tête des voyageurs attardés... Ils ne faisaient qu'y passer, ils ne s'y promenaient pas.

Pour bien connaître le Bugey, il faut s'y promener. Et si l'on ne s'y promène plus à pied -il se trouve pourtant encore de solides amateurs de marche à pied- on s'y promène en auto.

Mais je revois surtout ce qu'on appelait autrefois, avec beaucoup de respect, « un Promeneur ».

Un promeneur était un monsieur, étranger au pays, habillé suivant la saison et d'une manière immédiatement reconnaissable. Mais plus que ses vêtements, ce qui lui donnait sa qualité exceptionnelle, c'était sa façon de marcher, de regarder, de rêver, de contempler. Il avait une fonction : il se promenait. Et chacun de le saluer fort poliment.

On avait beau rencontrer souvent de ces promeneurs, cela faisait toujours plaisir. S'il se promenait ici, s'il avait pris ce chemin plutôt qu'un autre, c'est qu'il aimait ce pays, qu'il l'appréciait. On était fier.

Sa veste posée sur le bras gauche, à sa main droite une canne solide, sous son chapeau un mouchoir qui flotte et qui pompe la sueur du front et protège le cou du soleil, il allait, discret, la marche régulière et rythmée. Il passait, répondant aux saluts. Il gravissait les chemins raides, descendait au fond des combes, disparaissait dans les sous-bois où la fraîcheur le surprenait et d'où il avait hâte de sortir, pour retrouver, baignés de soleil, les prés fauchés et secs qui coulaient, en pente douce, vers les hameaux assoupis sous la chaleur.

Il s'asseyait un instant -jamais sous un noyer, les gens du pays lui avaient dit combien l'ombre en était dangereuse- avant de reprendre, en face de lui, la montée qui, à travers les genévriers, le mènerait aux chênes, puis aux hêtres, puis aux sapins, à son but, toujours, jusqu'au soir, repoussé et reconquis.

Par quelle secrète curiosité était-il poussé ? Quelle raison mystérieuse conduisait ses pas ? Toute cette muette interrogation tissait autour de lui une auréole quasi sacrée.

Que cherchait-il ? Une légende perdue ? Une pierre antique en l'honneur de laquelle il avait décidé de faire cette mystérieuse promenade ? Elles ne manquaient pas, les pierres gravées de figures étranges et rongées de mousse noire. Tous les abreuvoirs des fontaines possédaient les leurs. Et les monnaies romaines ? Qui n'en avait pas trouvé en piochant sa vigne, et en les cachant aussi, soigneusement, comme un trésor dérobé.

Etait-il en quête aussi d'un vieux château en ruine ? Le Bugey n'en manquait pas non plus. Chaque montagne, chaque éperon de colline a le sien. Quelques-uns sont encore à demi debout, d'autres engloutis dans les ronces, les buissons de noisetiers, les fourrés d'acacias.

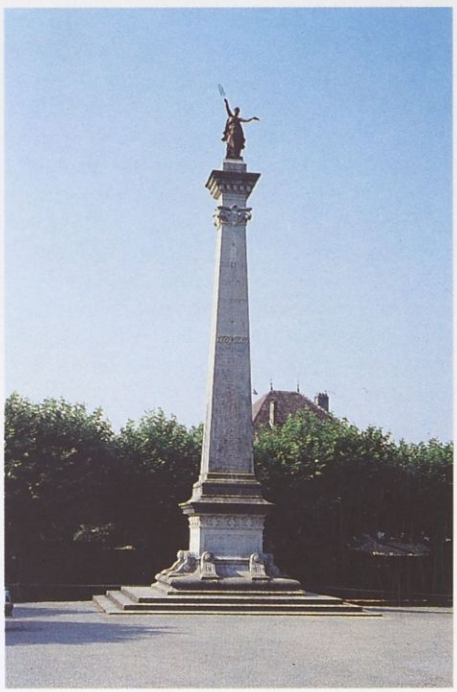
Que voulait-il encore, ce promeneur ? La solitude, la fraîche odeur des sous-bois, les sentiers frangés de palmes de fougères, les cascades dont il écoutait l'intarissable chant ?

Il marchait, précédé de ses rêves. Il allait de val en val, de combe en combe, par monts et par vaux, mots du reste appartenant en propre au Bugey et adoptés par la typologie générale. Ce qui n'était pas, non plus, une de nos moindres fiertés. Et sans doute ce promeneur en vérifiait-il l'exactitude.

Ah ! il était vite convaincu. Il n'avait qu'à regarder autour de lui. Les mouvements géologiques, la morphologie des sites crèvent les yeux. On comprend tout de suite le Bugey, terre d'élection des géologues. Et les faits historiques, s'il les connaissait bien, lui apparaissaient fatals, inéluctables. Du reste, l'archéologie, s'il était archéologue, le confirmait tout de suite dans ses espérances, et frappant du pied notre sol, il disait : « *Voilà un pays de vieille civilisation* ». Et il en cherchait les raisons, dont l'une lui apparaissait l'évidence même s'il s'arrêtait dans ces endroits fameux où le parfum du beurre se mêlait à la noix muscade et au citron, et au vin pétillant le résiné.

Et s'il choisissait une halte de quelques instants au coeur d'un village endormi, il admirait sur les façades des humbles maisons du Bugey, les auvents, les galeries de bois, les balconnets, toutes ces architectures légères, fragiles et qui n'ont d'autre tâche que celle de supporter le poids des noix, les oignons, les raisins mis à sécher sur la paille, ou les bouquets de fleurs de camomille pendus la tête en bas, l'armoise, la menthe sauvage.

*



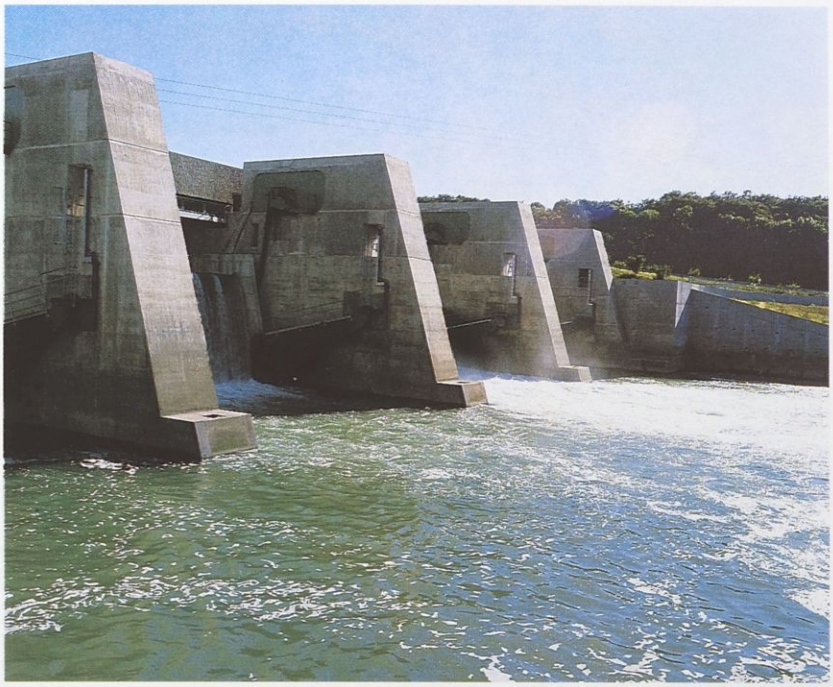
La colonne aux 76 volontaires de la révolution à Villebois



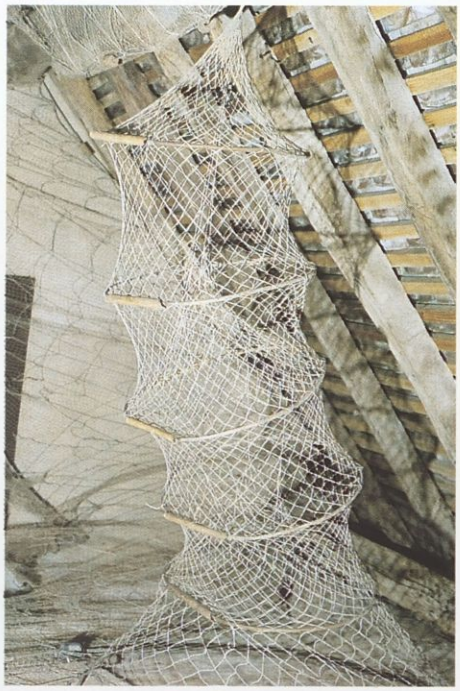
Les demoiselles de Villebois



Villebois sous la brume



Le nouveau barrage de Villebois



Filet des pêcheurs du Rhône, le verveux



Le Rhône à Sault-Brenaz

LES HAUTS PLATEAUX

Je roule doucement. Mes prédécesseurs partaient la canne ferrée à la main, aux pieds de bonnes chaussures, car les chemins du Bugey étaient caillouteux et blancs d'une fine poussière calcaire, et tout le problème était de pouvoir marcher longtemps. Mais sans peine, je me substitue à eux. Je suis dans la même disposition d'esprit : l'ivresse au coeur dans ce matin d'été. Et j'ai obéi à la règle d'or de tout promeneur en Bugey : partir avant que le soleil ne monte trop haut, avec la rosée enfin, de même qu'on revient le soir, avec la fraîcheur. L'air est vif et pur, le ciel d'azur, et les routes goudronnées. J'ai pris la route qui mène à Saint-Jean-le-Vieux et je vois, à ma droite, la chaîne des montagnes bugeysiennes et, à ma gauche, la vaste plaine où serpente la rivière d'Ain, frontière occidentale et naturelle du Bugey. Tout ce qui est à gauche du cours de l'Ain, remontant vers sa source, c'est le Bugey, cette frange montagneuse formée par les rebords des hauts plateaux. Les degrés successifs s'élèvent insensiblement et les premiers émergent de cette plaine comme les côtes d'une île surgie de la mer.

La nature elle-même a pratiqué les chemins d'accès qui permettent de pénétrer facilement dans le Bugey. Mais elle en a été avare. La cluse de Nantua et la cluse des Hôpitaux sont les deux principales ; cependant, des cluses secondaires coupent des chaînons moyens et découvrent des vallons superposés de palier en palier et des villages réunis de lacet en lacet. Ainsi la petite cluse de Jujurieux qu'emprunte la route pour monter vers les hauts plateaux de Cordier.

L'opulente Jujurieux, assise au milieu de ses châteaux et de ses jardins aux essences rares, est la porte d'entrée de cette gorge étroite qui s'engage dans la montagne tout le long du Riez et qui tout de suite devient sombre et froide. Comme son voisin, l'Oison au nom de duvet, qui descend de l'Abergement, le Riez au vieux nom celtique, saute de rocher en rocher et son eau glacée porte les truites or et brunes que les écluses des moulins n'arrêtent plus au passage. Ces moulins abandonnés, moulins à huile, moulins à farine et qui faisaient autrefois l'animation de ces torrents de montagne ne sont plus que tristes bâtisses, leur grande roue à palettes de bois envahie par les mousses d'eau vertes et lisses.

Il fait presque froid le long du Riez, dans cet étroit couloir bordé d'un mur de buis odorant. Mais un dernier tournant découvre brusquement Boyeux-Saint-Jérôme et ses glycines de soleil mauve, ses vignobles sulfatés de turquoise et ses maisons à galeries de bois. Contre les murs blancs où ils dessinent leurs longues ombres noires sont appuyés tous les ustensiles : les échalas, les échelles immenses, les gaules pour les noyers, les rames pour les haricots, les cercles de tonneaux, les fourches, les râteaux, tout ce que le Bugiste a besoin de voir sous sa main, d'avoir à la portée de sa main, et dont la présence prolonge sa maison et répond aussi à sa soudaine inspiration et au temps qu'il peut faire, d'un moment à l'autre. Mais aussi le Bugiste a besoin de place pour ses multiples travaux, eux-mêmes divers puisqu'il cultive tout ce qui lui est nécessaire pour vivre, le blé pour son pain -qu'il le cuise ou non, c'est toujours sa farine ou une autre qu'apporte le meunier- la vigne pour son vin, les vaches pour son lait, ses poules et son jardin.

Une vieille femme en noir comme une femme grecque s'approche de la fontaine, deux grands seaux de fer-blanc au bout des bras, et lorsqu'ils sont pleins les porte lentement, balançant l'un puis l'autre. La cloche de la petite église tinte à Saint-Jérôme-l'Ermite. Les vieux bugistes portaient de grandes barbes comme un saint Jérôme de Ribera, blondes et douces. Le saint Jérôme que je connaissais s'appelait Mamion, un de ces noms bizarres accordés à ces personnages étranges chers au Bugey, ces vieux garçons solitaires et qui vivaient comme saint Jérôme, de rien. Ils guérissaient parfois avec du bouillon de vipères, des herbes, l'eau d'une source... Mais celui-là, au milieu des vignobles, me parut soudain bien digne d'admiration.



Le lac des Hôpitaux